

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 6

Artikel: La grippe
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199901>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Biel, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements détent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
 Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.
 Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Notre
 ALMANACH
 est expédié
FRANCO
 à toute personne
 qui
 nous envoie
50 CENTIMES
 en
 timbres-poste.

Feux follets.

Tout était harmonie dans cette nature automnale, lourde de mélancolie ; le ciel d'un gris uniforme, les champs baignés d'un brouillard tenu. La route boueuse, bordée de bouleaux aux fûts argentés, suintait d'humidité. Perdus dans la campagne, des bouquets de sapins entouraient leur masse noire ; isolé, un peuplier dressait sa haute ramure dépouillée et une haute futaie barrait l'horizon.

La nuit régnait paisible. Au loin, des bruits s'entendaient encore, animant l'immobilité du paysage ; à l'orée du bois, le claquement d'un fouet, l'aboyement d'un chien de garde, le rythme sonore du martèau sur l'enclume ; sur le chemin, le roulement d'un char, les grelots des chevaux, le grincement de la roue broyant les cailloux, la plainte de l'essieu. Dans une terre en labour, une charrue était abandonnée...

La lune déchira son voile avec les pointes fines de son croissant et son regard bienveillant se mira dans le soc d'acier. Semblable à des yeux, des étoiles clignotèrent. La nuit se fit plus paisible et le silence enveloppa de sommeil les choses...

Dans le grand cimetière, les cyprès élèvent leurs quenouilles noires ; les pierres des tombes paraissent plus blanches sous la pâle clarté, et les statues de marbre, roides dans leur nudité, semblent songeuses et plus tristes dans la brume de la nuit. Sous le porche, un Christ saigne son agonie.

Onze heures va sonner. Tout dort. Sur la grand'route, une vieille toute ridée, tête nue, avec des cheveux gris cendré, s'appuie sur une bêquille. Misérable en sa mise de pauvre paysanne, elle n'écoute rien, elle n'a peur de rien. L'envolée d'un oisillon, la chute lente d'une feuille jaunie, le craquement d'une branche, elle ne le voit ni ne l'entend. Bientôt, elle atteint le cimetière ; la clé grince dans la serrure, la grille tourne sur ses gonds et la cloche d'appel tinte, tandis que le son grêle s'évanouit dans la plaine.

La vieille suit l'allée principale, ne regarde ni à droite, ni à gauche, semble sommeiller et s'en aller poussée par un être invisible. Brusquement, elle s'arrête près d'une tombe. Une croix, un cyprès, un buis et des immortelles

étaient les seuls ornements. La paysanne regarda, cache son visage dans ses mains, reste morne et accablée.

Depuis deux mois, chaque soir, à la même heure, elle suit la même route, la même allée ; elle s'assied à la même place, pleure dans la même attitude. Son mari, qui l'a tant aimée, repose en cet endroit sous la terre humide. Ils avaient vécu trente-sept ans dans la plus douce intimité ; point de querelles, point de disputes ; jamais un trouble, ni un reproche. Et voici qu'une courte maladie le lui avait arraché à onze heures de la nuit. Elle avait beaucoup pleuré ; elle ne s'était pas encore résignée ; son chagrin l'emporterait, ne cesserait qu'avec elle. Et depuis lors, malgré les conseils des paysans qui redoutent la rencontre des âmes mortes et des feux follets, chaque soir, par le vent, par l'orage ou par la pluie, par les nuits claires où palpitaient les étoiles, comme par les nuits sombres, elle s'en venait au cimetière, pour arriver lorsque l'horloge du village sonne dans le lointain ses onze coups.

La lune se cacha, les étoiles pâlirent. La nuit se fit plus sombre et le silence plus rigide.

Un malaise subit étroit la vieille. Elle frissonna. La frayeur et l'angoisse se peignent sur sa face amaigrie. Anxieuse, elle regarde. Rien ne bouge. Pourtant des bruits confus frappent son oreille ; elle écoute ; tout est silence. Le feuillage ne bruit même pas sous la caresse de la brise.

Un tremblement nerveux secoue maintenant la pauvre âme ; son oreille croit distinguer le bruit d'os qui s'entre-choquent. Avec plus d'ardeur, plus de dévotion, elle égrène son chapelet ; elle répète les signes de croix pour conjurer l'esprit malin. Mais l'obsession se prolonge et son imagination travaille. Elle voit alors des flammes rousses, des langues violettes vaciller sur les tombes, danser sur les sépultures, bondir sur les fleurs, s'éteindre, se rallumer, effleurer son visage, trembler sur ses cheveux, lécher ses vêtements : les feux follets ! Mais la flamme se perd au-delà des murs et disparaît...

Puis une vision plus étrange, une hallucination plus horrible. Les tombes s'ouvrent, les morts sortent, couverts de leurs linceuls, les têtes roulent dans les fossés, les squelettes se donnent la main, dansent et l'entraînent dans leur ronde macabre.

La vieille éclate de rire et ce ricanement de folle se perd au loin comme un râle...

Aux pieds de la paysanne, la terre est remuée ; du trou béant s'élève une ombre. La vieille se met à courir, se cognant contre les bornes, heurtant les croix, piétinant les fleurs. L'ombre la poursuit avec une plainte irritée, l'arrête et la regarde par-dessus l'épaule. Elle reconnaît son mari dont la barbe, blanche et inculte, retombe sur la poitrine. La vieille se retourne, sent sur ses lèvres un baiser glacé, pousse un cri et tombe...

... Impassibles, les cyprès élèvent leurs quenouilles noires ; les pierres des tombes blanchissent sous la pâle clarté ; roides dans

leur nudité, les statues de marbre songent dans la nuit, et sous le porche, le Christ saigne son agonie...

Le lendemain, jour des saints Anges gardiens, le jardinier trouva, morte dans le cimetière, une vieille femme, et les paysans ont chuchoté les uns aux autres : « Les feux follets ! »

Rupture.

Puisque tu veux que nous rompions,
 Que, reprenant chacun le nôtre,
 De bonne foi nous nous rendions
 Ce que nous avons l'un de l'autre ;
 Je veux, avant tous mes bijoux,
 Reprendre les baisers si doux
 Que je te donnais à centaines ;
 Puis il ne tiendra pas à moi
 Que de la part tu ne reprendras
 Tous ceux que je reçus de toi.

FURETIÈRE.

La grippe.

Sur la place de la Riponne, samedi dernier. M. Piornet, 45 ans, rentier. Est emmitouflé dans une pelisse qui le fait ressembler à un ours. Mine renfrognée.

Mme Belosse, 50 ans, petite, boulotte, vive et gaie. Un panier au bras.

M. PIORNET. — Bonjour, madame.

Mme BELOSSE. — Eh ! c'est vous, monsieur Piornet ; je ne vous reconnaissais pas sous votre fourrure. Comment allez-vous ?

M. PIORNET. — Mal. La grippe m'a pincé il y a trois semaines et elle ne me lâche pas.

Mme BELOSSE. — Mais c'est vous qui allez la lâcher ; vous savez que ça ne dure jamais plus longtemps.

M. PIORNET. — Non, voyez-vous, je sens que je resterai grippé jusqu'à la fin de mes jours. Les bronches sont entièrement prises. (Il tousser.) Heu !... heu !... heu !

Mme BELOSSE. — Ne dites donc pas des bêtises. Un bol de tisane pectorale bien chaude va vous faire passer ça en quarante-huit heures... Mais j'oublie de vous demander des nouvelles de Mme Piornet et de vos grands garçons.

M. PIORNET. — Grippés, tous. Ils ne souffrent cependant pas autant que moi. Ma femme a beau garder le lit, elle ne connaît pas ces horribles maux de tête qui vous abrutissent littéralement. Figurez-vous, madame, que je suis incapable d'écrire, de lire, de penser ; mon cerveau est comme paralysé... Et toujours cette maudite toux... heu !... heu !...

Mme BELOSSE. — Je vous plains de tout mon cœur, vous et les vôtres, et si Mme Piornet n'a pas condamné sa porte, j'irai lui serrer la main dimanche. En attendant, soignez-la, monsieur Piornet, cela vous fera oublier vos maux.

M. PIORNET. — Heu !... heu !... heu !... Comment voulez-vous que je les oublie ? Vous qui n'avez jamais été malade, vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir les membres moulus, brisés, en marmelade.

MME BELOSSE. — Tout cela passera, mon cher monsieur, et plus vite que vous ne croyez. Vous vous promenez déjà au marché, la convalescence est donc en bonne voie. Gageons que d'ici à huit jours vous allez reprendre vos grandes courses à pied. Où porterez-vous en premier lieu vos pas : sur les rives de la Venoge, à la tour de Gourze ou bien chez vos amis de Lavaux ?

M. PIORNET. — Non, je n'irai plus courir les champs ni le vignoble. Je sens bien que c'est le commencement de la fin... Heu !... heu !... heu !... Il me semble que tout mon organisme est empoisonné... Heu !... heu !

MME BELOSSE. — Ne toussez donc pas ainsi, vous vous irritez la gorge... Avec un peu de volonté, on peut fort bien se retenir de tousser... Mais puisque vous sortez de tout de même, venez donc prendre le café chez nous et faire votre partie de piquet avec mon mari. Il sera enchanté de vous revoir. Vous n'ignorez pas qu'il se désole à l'idée que ses amis ne viennent pas assez souvent l'aider à faire de la place dans son bouteiller, et cependant, si je ne me trompe, vous avez déclaré parfait son Villeneuve 1890 ou 1895, je ne sais plus au juste l'année.

M. PIORNET. — 1890... il est unique, en effet ; les meilleurs crus ne me disent plus rien, et c'est cela surtout qui m'attriste ; car lorsqu'on ne trouve pas le vin bon, c'est... heu !... heu !... c'est décidément qu'on est bien bas.

MME BELOSSE. — Grand Dieu, que les hommes se frappent aisément ! Dites tout d'un temps que vous êtes mort, mon cher monsieur ! Mais c'est vous qui nous enterreriez tous ; vous êtes taillé pour vivre un siècle ; vous fêterez le deuxième centenaire du canton de Vaud, en l'an 2003.

M. PIORNET, séchement. — Madame Belosse, je vous aime beaucoup ; mais vous me permettrez de trouver vos plaisanteries de mauvais goût. Je vous certifie... heu !... heu !... que je n'ai plus beaucoup de jours à passer en cette vallée de misère.

MME BELOSSE. — Ne me faites donc pas pleurer, vous savez que j'ai l'âme sensible... Tout de même, je sais bien des gens qui voudraient être aussi valides que vous.

M. PIORNET. — Valide ! moi ?... Ah ça ! madame Belosse, vous ne voyez donc pas que je ne suis plus... heu !... heu !... que je ne suis plus que l'ombre de moi-même... Je ne mange plus rien...

MME BELOSSE. — Rien du tout ?

M. PIORNET. — Moins que rien. Ainsi, tenez, voilà huit jours que je me contente, à mon déjeuner, d'un lait de poule au cognac ; que je ne prends, à midi et le soir, qu'un bouillon et du blanc de poulet, du poisson ou de la cervelle, et qu'entre ces maigres repas je n'ai pour me sustenter qu'un œuf ou deux et des biscuits arrosés d'un verre de Bordeaux... Ah ! ma chère madame Belosse, je suis bien malheureux... Heu !... heu !... heu !

MME BELOSSE. — J'en conviens, mon pauvre monsieur Piornet... Mais songez aux malades qui n'ont ni blanc de poulet, ni biscuit, ni lait de poule, ni Bordeaux !

M. PIORNET. — Ils mangent autre chose, tandis que moi... heu !... heu !... je ne puis pas manger autre chose, l'appétit me fait défaut. J'ai beau prendre régulièrement mon vin de quinquina...

MME BELOSSE. — Laissez là votre vin de quinquina et faites-vous servir à tous vos repas, comme entrée, du hareng mariné. Au bout de quatre jours de ce régime, vous aurez une faim de loup.... Mais je me sauve ; je n'ai pas encore fait le quart de mes emplettes... Au revoir, cher monsieur, ne pensez pas trop à votre grippe et elle vous oubliera à son tour.

M. PIORNET. — Adieu, madame, adieu et non



« au revoir »... Les grippes comme celle qui me tient tient toute espérance... Heu !... heu !...

MME BELOSSE, s'éloignant. — Ne toussez donc pas, gros enfant !

M. PIORNET, à lui-même. — Encore une de ces personnes dont l'impudente santé insulte aux maux d'autrui. Heu !... heu !... heu !... heu !... V. F.

Cancans.

Quel est l'heureux mortel qui n'eut jamais maille à partir avec ces insinuations parties on ne sait d'où et lancées à tout venant ?

Riches et gueux, probes et improbes, gens bien et gens mal, tous ont souffert peu ou prou de quelque cancan ; tous ont maudit, ou seulement déploré ce triste besoin de badauds avides, à curiosité malsaine, qui s'occupent de tous et de tout au monde.

Mais, qui donc aussi n'a prêté la langue — oh ! sans penser à mal souvent — pour glisser dans l'oreille d'un « ami sûr » un fait, un mot insignifiant de monsieur N'importe-qui, ajoutant un commentaire malin, quelque sous-entendu grossi d'un geste, d'un doigt levé, d'un hochement de tête, d'un pli aux lèvres ?

Entre deux tasses de thé, entre deux verres de vin, ou en faisant trois pas dans la rue, il semble si naturel de parler des autres ! C'est un besoin.

Au salon, dans la rue, que la conversation languisse, vite on la ranime par un : « On m'a dit... J'ai appris que monsieur... » Les regards s'animent, les sièges se rapprochent ou la promenade se rallent. Et, comme honteuse de cette coupable faiblesse, la voix se fait plus humble et chuchote à l'oreille... Les petits potins courent, trottent, galopent et grossissent à l'envi.

On se quitte naturellement avec un : « Gardez-ca pour vous ! Personne n'en sait rien ! »

Mais les potins sont dans l'air. Bientôt toute la ville les connaît, les répète ; toute la ville commente, discute, explique et amplifie.

C'en est fait, monsieur N'importe-qui, vous êtes connu de tout le monde, sans connaître personne ; votre nom est quasi célèbre, quoi que vous ayez fait pour vivre ignoré ; et, partout, vous portez de face, de dos, de profil, de toutes les manières enfin, une enseigne, une épithète malsonnante ou railleuse, franchement méchante parfois, rarement élogieuse, jamais juste.

C'est un plaisir et le seul que savent s'accorder certaines gens qui passent leur temps à causer de leurs semblables ; c'est une distraction pour tout le monde de relever ces jugements nés d'un rien.

Mais bah ! « Si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde ! » S. G.

Tu ne déroberas point !

Il y a demain, à Lausanne, une élection de pasteur. Plusieurs candidats se présentent. L'un d'eux, dont nous ne dirons pas le nom, afin de ne pas avoir l'air de lui faire de la réclame, a été le héros d'une scène qui mérite d'être contée ici.

C'était dans un petit village du nord du canton. Depuis quelque temps, M. le pasteur constatait avec tristesse que le trone des pauvres était vide, bien que, à l'issue du sermon, il eût régulièrement perçu le bruit des piécesses qu'y glissaient les fidèles. Il fallait donc qu'une main criminelle s'y introduisît à son tour. Qui était le voleur ? Divers indices dési-

gnaien le sacristain. M. le pasteur voulut en avoir le cœur net. Sachant que les malfaiteurs opèrent de préférence dans l'obscurité, il monta, un dimanche soir, sur sa chaire, s'assit et attendit. Quelques instants plus tard, une clef grinça, la porte de l'église s'entrouvrit puis se referma et l'ombre d'un homme alla droit au trone.

M. le pasteur avait reconnu le sacristain. Lorsqu'il l'entendit fouiller le trone au moyen d'une baguette engluée, il se leva doucement et d'une voix qui dut paraître au voleur celle du Père éternel au jugement dernier, il prononça ces simples mots : « Tu ne déroberas point ! »

De saisissement, le sacristain faillit tomber à la renverse. Un de ses voisins, qui le rencontra comme il s'enfuyait de l'église, déclara qu'il était pâle comme un mort.

Depuis ce soir-là, personne n'a plus tenté de voler les pauvres du village.

Actualité.



F.

« La course à la mort » ou « la vie à la course ».

Vivè noutra libertà !

Tandis que le vent est à l'évocation de tout ce qui touche à notre histoire vaudoise, de toutes les manifestations importantes de notre vie nationale, rappelons cette vieille chanson patoise, qui a trait aux événements de 1830.

Elle fut chantée pour la première fois, dans une réunion de société, le 31 décembre 1830.

L'an mille youi-en et trenta, } bis.
Lo peuplio de sti canton

A signi 'na petechon

Por ouuna Constituenta.

La vilhe Constituchon } bis.

Déplissai à la nacion.

L'étai vegna d'Allemagne,

De Russie, et que sa-t'on ?

De Prusse abbin dau Piemont

Et paut-être de l'Espagne.

Veni ti, mé bons amis,

Car no vollien la tzandzi.

Lo Grand Conset dè Losena

Arai volliu résistâ ;

Car ne se pressavé pas

De no fère bouna mena.

Promettai pour lo bounan

Mé de buro que de pan.

Lè dzeins dè vela, dài veladzo

Se san d'abord rasseinblâ :

« Frarès, ye no fau allâ

Lau montra noutré vezadzo,

Et poui, se ne vollient pas,

Ne lè mettrenti ti aô pas. »

Lo dise-voui de décembre,

A Losena sein venus,

L'étan ti bin résolus

De derè à ti stat membro :

« Vive onna Constituchon

Fabricaye à la maison ! »

L'étai per on biau dessando

Qu'on les a vu arrevâ :

Dai z'abro on a plianta

El poui on ve to le mondo

Autor dè l'abro tzantâ :

« Vive noutra libertâ ! »

Noutré benin on z'u pouaire,

L'an lo drai accordâ

Cein qu'on l'aô z'a démandâ,

Ein fasein quauquê manairâ.

N'aré la Constituchon,

Fêté per noutron canton.